

Réflexions d'Alexandre Radiščev sur les réalités et perspectives du commerce russo-chinois au XVIII^e siècle

Natalia Platonova

Docteur en histoire et civilisations, chercheuse associée à l'Institut de Recherches Historiques du Septentrion
UMR 8529 - CNRS - Université de Lille 3

BP 60 149 - Rue du Barreau, 59653 Villeneuve d'Ascq Cedex

Email : natalia_platonova@yahoo.fr

Résumé

Homme de lettres, écrivain et publiciste de l'époque des Lumières en Russie, Alexandre Radiščev (1749-1802) fut l'auteur d'un célèbre ouvrage « Voyage de Pétersbourg à Moscou », dans lequel il critique l'autocratie et l'ordre social établi, dénonçant les conditions d'existence de la paysannerie et condamnant le servage. S'intéressant vivement aux questions économiques de son temps, il rédigea entre autres en 1792, pendant son exil en Sibérie, un traité consacré à la question du commerce russo-chinois. Ce texte se présente sous le titre « *Lettre sur le commerce de Chine* » qu'il adressa au comte A. R. Voroncov, président du collège du Commerce, avec qui il entretenait des relations amicales. Notre communication se propose donc de rendre compte, à la croisée des questionnements de l'histoire de la comptabilité et du management et de l'histoire de la pensée économique, des considérations développées par Radiščev sur les opportunités et les inconvénients que représente pour la Russie et les marchands russes le développement des échanges avec Chine à Kiakhta à la fin du XVIII^e siècle.

Mots-clés : commerce, marchand, Russie, Chine, histoire moderne, pensée économique, relations économiques.

Abstract

Alexander Radiščev (1749-1802) as man of letters and publicist of the Age of Enlightenment in Russia, was author of the famous work "*Journey from Petersburg to Moscow*" which criticized the established political and social order, by denouncing the situation of the peasantry and condemning serfdom. He is very interested in the economic issues of his time and also wrote during his exile in Siberia in 1792 a work devoted to the Russian-Chinese trade. This text is entitled "*Letter on the trade with China*" that he addressed to Count A. R. Vorontsov, who was then president of the College of Commerce and with whom he maintained friendly relations. In this paper, we aim to understand, within the articulation of the problematics of accounting and management history and of history of economic thought, the Radiščev's considerations on opportunities and drawbacks in the development of the trade with China in Kiakhta for the Russian merchants in the end of the eighteenth century.

Keywords: trade, merchant, Russia, China, modern history, economic thought, economic relations.

Homme de lettres, écrivain et publiciste de l'époque des Lumières en Russie, Alexandre Radiščev (1749-1802) fut l'auteur d'un célèbre ouvrage « *Voyage de Pétersbourg à Moscou* », dans lequel il critique féroce­ment l'autocratie et l'ordre social établi, dénonçant les conditions d'existence de la paysannerie et condamnant le servage. Fort intéressants sont aussi ses écrits philosophiques et économiques, qui révèlent son talent d'économiste et qui le placent à ce titre parmi les précurseurs de la pensée économique russe. Cependant, mis à part quelques éclairages apportés par les synthèses générales de A. I. Paškov (1955) et A. V. Anikin (1988) et le livre de E. V. Prikazčikova (1949), la « dimension » économique de l'œuvre de Radiščev n'a pas été approfondie. L'écrivain s'intéressait vivement aux questions économiques et sociales de son temps. Condamné et exilé en Sibérie pour ses vues révolutionnaires, il y rédigea en 1792 un traité spécialement consacré à la question du commerce russo-chinois, auquel il donna le titre « *Lettre sur le commerce de Chine* ». Il l'adressa au comte A. R. Voroncov, qui était un homme éclairé, président du collège du Commerce (*Kommerc-kollegija*), avec qui il entretenait des relations amicales. Ce texte est par essence une œuvre de réflexion et un témoignage inédit d'un contemporain à ce sujet. Dans cette communication, nous allons donc passer en revue les considérations de Radiščev sur les opportunités et les inconvénients que représentent pour la Russie et les marchands russes le commerce avec la Chine à fin du XVIII^e siècle, mais auparavant il convient de présenter la biographie de cet homme extraordinaire et de replacer son œuvre dans un contexte général de l'évolution des relations commerciales entre les deux pays de cette époque.

I. Radiščev, figure d'un intellectuel authentique et économiste amateur

Radiščev naquit en 1749 dans une vieille famille noble de Moscou et fut élevé au Corps des Pages de Sa Majesté Impériale à Saint-Pétersbourg. À dix-huit ans, on l'envoya étudier les langues, la philosophie et les sciences juridiques à l'université de Leipzig, l'une des plus

anciennes universités allemandes. Ce séjour en Europe contribua certainement à enrichir l'esprit de Radiščev des idées originales des philosophes et des économistes des Lumières. De retour en Russie, Radiščev poursuivit sa carrière dans l'administration impériale. Il fut nommé teneur des registres (*protokolist*) au Sénat en 1771, puis devint procureur de l'armée pour trois ans. En 1777, il fut admis au collège du Commerce, où il faisait partie de l'entourage du comte A. R. Voroncov. En 1782, Radiščev se vit associer aux travaux d'élaboration du Tarif douanier et, en 1790, il fut promu au poste de directeur des douanes de Saint-Pétersbourg.

En parallèle à son service d'État, Radiščev s'adonnait à l'écriture et participa à la vie intellectuelle et littéraire animée par la diffusion des savoirs et la pénétration des Lumières en Russie. Il traduisit et édita les « *Observations sur l'histoire de la Grèce* » de Mably et plusieurs textes poétiques, dont l'ode « *Liberté* » (1783). Membre de la « Société des amis de la slavistique » dès sa création en 1784, il publia dans le magazine « Citoyen conversant » qu'elle éditait un article intitulé « *Observations sur ce qui est le fils de la Patrie* » (1787). Le « *Récit sur la vie de Fedor Vasil'evič Išakov* » parut en 1789, où il trace un portrait de son ami de jeunesse et témoigne sur une émeute des étudiants russes à Leipzig. En 1790, Radiščev imprima sur sa propre presse son œuvre maitresse « *Voyage de Pétersbourg à Moscou* », tirée à 650 exemplaires. Après avoir lu le livre, Catherine II, effrayée par les événements de la Révolution française de 1789, le vit comme « une propagation de l'infection française » et qualifia son auteur « d'un rebelle plus dangereux que Pugačev¹ ». La diffusion du « *Voyage* » fut interdite. Radiščev fut arrêté, jugé et condamné à mort. Il bénéficia cependant de la clémence impériale, qui commua sa peine en un exil de dix ans en Sibérie, à Ilimsk².

¹ Le cosaque du Don Jemeljan Pougatchev fut chef de l'insurrection populaire menée contre le pouvoir central en 1773-1775.

² Sur la biographie de Radiščev, voir Babkin, 1966 ; Makogonenko, 1956, McConnel, 1964.

Les années d'exil n'entamèrent en rien son talent littéraire, et il ne perdit pas son temps. Il se mit à la lecture d'œuvres philosophiques et étudiait les sciences naturelles. En route vers la Sibérie, il tint un journal de voyage et multiplia les rencontres. Il passa plus de six mois à Tobolsk discutant dans une vaste correspondance, en russe et en français, qu'il entretint avec son supérieur, ami et protecteur Voroncov sur de nombreux sujets, notamment économiques et sociaux. En découvrant peu à peu sa terre d'exil immense et inconnue, il écrit le 24 juillet 1791: « Combien la Sibérie est riche en ressources naturelles ! Quelle contrée puissante ! Il faut encore des siècles, mais dès qu'elle sera habitée, il lui adviendra de jouer un grand rôle dans les chroniques du monde»³. En Sibérie, en effet, furent rédigés notamment le traité philosophique « *L'homme, mortel et immortel* » (1792) et le « *Bref récit de la conquête de la Sibérie* » (1791-96), une œuvre inachevée que les fils de Radiščev firent paraître à titre posthume en 1811.

Néanmoins, il n'est pas exclu que Radiščev rédigea le traité sur le commerce de Chine à la demande directe de Voroncov, tel que le laisse penser leur correspondance réciproque. Malheureusement, le manuscrit original n'est pas parvenu jusqu'à nos jours. Le texte parut pour la première fois dans la collection d'œuvres de Radiščev éditée en 1811. Les commentaires et renseignements qu'il apporte ne devait pas seulement servir à satisfaire la curiosité du comte. Préposé à la direction de la politique commerciale de l'État, Voroncov était attentif aux avis et observations suivies sur le terrain par l'un de ses hommes de confiance.

II. Heurs et malheurs du commerce russe avec la Chine

Afin de mieux comprendre les considérations de Radiščev, rappelons comment se déroulait au XVIII^e siècle le commerce russo-chinois, ses acteurs et ses modalités d'exercice. La prise du khanat de Sibérie (1581-1584) va favoriser l'expansion de la Russie vers l'est. Les

³ Radiščev (1938-1952), t. 3, p. 387.

cosaques dépassèrent l'Oural et s'avancèrent à la conquête des terres sibériennes jusqu'à atteindre les rives du Pacifique et le bassin de l'Amour vers le milieu du XVII^e siècle. Dès lors, les grands empires eurasiens – celui de Chine conquis par les Mandchous en 1644 et celui des Russes qui émergeait en puissance – si différents par leur culture et longtemps séparés par de vastes espaces désertiques ou occupés par des populations nomades hostiles, devaient se rencontrer. En 1654, l'initiative revint au tsar Aleksej Mihajlovič (1645-1676) qui envoya Fedor Bajkov en mission pour nouer des relations diplomatiques et s'informer sur les possibilités de commerce russe en Chine. La mission se solda par un échec. À Pékin où il vécut dix mois en véritable prisonnier, Bajkov refusa de se plier à la cérémonie de gémissement (kowtow), qui, aux yeux des Chinois, devait signifier que le souverain de l'ambassadeur se reconnaissait vassal de l'empereur. La deuxième ambassade russe dirigée par Nikolaj Spafarij Milescu en 1675-1678 échoua elle aussi⁴.

Les Chinois voyaient d'un mauvais œil l'implantation des Russes sur l'Amour. En 1689, l'empereur Kangxi (1662-1722), qui n'avait cessé depuis le début de son règne d'étendre ses conquêtes, lança une campagne militaire pour les chasser de ce territoire. Cette année-là, la forteresse russe d'Albazin fut assiégée, mais les Cosaques tinrent bon jusqu'à l'ouverture des négociations. Le premier traité russo-chinois fut signé en 1689 à Nertchinsk. Par ce traité, l'empereur de Chine consentit aux Russes le droit de commercer dans son pays, mais qui, en contrepartie, devaient se retirer de l'Amour⁵.

Dans les décennies qui suivent, les relations entre les deux pays furent pacifiques mais sans qu'il y ait de réciprocité. La Chine des Qing, qui se targuait de vivre en autarchie du monde extérieur, n'envoya ni marchands ni diplomates en Russie. Les Russes, en revanche, accordaient

⁴ Sur l'établissement des relations entre la Chine et la Russie au XVII^e siècle, voir Aleksandrov, 1969 ; Mjasnikov, 1985 ; Kurc, 1929a.

⁵ Sur le déroulement des négociations et les dispositions principales du traité de Nertchinsk, voir Aleksandrov, 1969 ; Bantyš-Kamenskij, Florinskij, 1882 ; Demidova, Mjasnikov, 1969-1972, t. 2 ; Mjasnikov, 1985.

toute leur attention à la Chine. Entre 1689 et 1698, les marchands multiplièrent des initiatives pour développer le commerce avec la Chine depuis Nertchinsk⁶. Ils s'efforcèrent d'organiser chaque année des expéditions caravanières chargées d'acheminer par des routes de la Mongolie du nord à Pékin des fourrures et de rapporter en retour des étoffes de soie et de coton, de l'or et de l'argent en lingots et objets, des pierres précieuses, de l'anis étoilé, du thé et autres articles. Les douanes de Verkhotur'e, à la porte de la Sibérie, et de Nertchinsk prélevaient une dime pour entrer et sortir des marchandises et denrées en Sibérie et sur l'importation des marchandises chinoises.

Une nouvelle étape dans le développement du commerce russo-chinois s'ouvre dès 1698, lorsque Pierre le Grand (1682-1725) établit le monopole d'État sur ces échanges. Désormais, les marchands particuliers n'avaient le droit de se rendre en Chine qu'au sein des caravanes officielles et ne pouvaient pas y vendre les fourrures les plus précieuses, comme les zibelines et les renards, et importer du tabac et de la rhubarbe. En se constituant en un véritable entrepreneur, le pouvoir expédia seize propres caravanes à Pékin de 1698 à 1755. Cette activité avait pour but d'élargir le commerce extérieur, d'attirer les métaux précieux dans le pays et de trouver de nouveaux débouchés à l'exportation des fourrures que l'État recevait au titre de l'impôt (*jasak*)⁷ sur les peuples indigènes de la Sibérie et de la dime payée par les chasseurs et les marchands des fourrures. En outre, il ne faut pas oublier que le développement des rapports commerciaux avec l'Empire de Chine fait partie d'un projet d'ensemble de la politique orientale de Pierre I^{er}, laquelle révèle ses intentions d'affirmer la présence russe dans toute l'Asie et de faire de la Russie l'intermédiaire dans le commerce est-ouest.

⁶ Pour plus de détails, voir Aleksandrov, 1969, chap. 6 ; Jakovleva, 1966.

⁷ À l'origine un tribut de fourrures payé au tsar par les indigènes de la Sibérie, le *jasak* se transforma en un impôt permanent au XVII^e siècle. Les assujettis étaient les hommes âgés de 18 à 50 ans recensés et inscrits sur les registres d'imposition (*jasačnye knigi*). Le taux de l'impôt variait d'une à dix peaux de zibeline ou renard selon les contrées.

Ayant mené précédemment une étude sur l'activité commerciale de ces caravanes, à partir des documents administratifs et comptables conservés aux Archives d'État des actes anciens de Russie (RGADA) à Moscou⁸, nous avons pu voir que le trafic caravanier fut régulier et fructueux dans les vingt premières années du XVIII^e siècle. La valeur du chargement des caravanes augmentait alors avec chaque nouvelle expédition, ce qui dégagait en retour des profits appréciables. Ainsi, la caravane conduite sous le commandement de P. Hudjakov (1705-1709), au capital de 184 000 roubles, rapporta 270 000 roubles de bénéfices. Elle fut suivie de l'expédition de I. Savateev (1708-1710), sur laquelle le Trésor obtint un gain de 223 000 roubles, et de la deuxième caravane de Hudjakov (1709-1713) qui fournit 261 778 roubles⁹.

Puis, la situation s'inversa. La rupture des relations diplomatiques en 1722 amena à l'interdiction du commerce russe en Chine pendant quelques années. La conclusion du traité de Kiakhta en 1728 permit le rétablissement des relations commerciales, mais le développement du commerce caravanier fut placé dans des conditions défavorables¹⁰. Selon ce nouveau traité qui resta en vigueur jusqu'en 1851, la venue de caravanes du tsar à Pékin devait désormais s'espacer de trois ans. Les marchands russes, quant à eux, perdirent le droit de pénétrer sur le territoire chinois, car les échanges privés étaient reportés à la frontière. À cet effet, deux places de commerce furent établies : l'une, à Curuhajtu, sur la rivière d'Argoun, et l'autre, à Kiakhta. Les autorités chinoises étaient satisfaites de ce traité qui leur permettait de diminuer la présence russe dans l'empire. En fixant les activités des marchands à la zone frontalière, le gouvernement russe considérait que le commerce des caravanes lui procurerait un bon profit puisqu'elles seules pouvaient passer en Chine. Mais ce fut l'inverse qui se produisit dans les faits : les échanges

⁸ Voir Platonova (2009) et l'article à paraître en 2011.

⁹ RGADA, fond 248, inventaire 7, dossier 373, f° 537 ; voir aussi Kurc, 1929b, p. 7-15.

¹⁰ Sur l'histoire du traité de Kiakhta, voir Bantyš-Kamenskij, Florinskij, 1882; Kurc, 1929a; Mancall, 1971 ; Mjasnikov, Tihvinskij, 1978, t. 3.

privés à la frontière ne tardèrent pas à se développer, et les caravanes ne purent résister à cette concurrence.

Dans les années 1730-1740, la rentabilité des caravanes chuta, alors que le montant des dépenses liées à leurs préparatifs restait toujours aussi élevé. Dans son rapport présenté au Sénat le 30 juin 1730, l'agent commercial russe à Pékin, Lorenz Lange, déclara même que « les caravanes allaient en Chine plutôt pour l'exécution du traité de paix que pour le profit »¹¹. Le commerce officiel fut déstabilisé par la contrebande des fourrures que le pouvoir n'arrivait pas à réprimer. Dans le but de relever son commerce caravanier, la monarchie procéda à la réorganisation du régime de monopole en vigueur. Par l'oukase du 21 septembre 1739, elle tenta la création d'une compagnie commerciale à l'image de celles de l'Angleterre ou des Pays-Bas. En associant les privilèges accordés par l'État et le capital privé, cette forme d'organisation apparaît, effectivement, partout ailleurs comme étant la plus appropriée et la moins onéreuse pour l'État pour organiser l'exploitation du commerce extérieur à longue distance¹². Cependant, ce projet n'aboutit pas en Russie, faute de susciter l'intérêt des marchands qui préférèrent opérer sur le marché frontalier au lieu de s'engager dans des expéditions caravanières jusqu'à Pékin qu'il fallait assurer à leurs frais, risques et périls. Finalement, au vu du bilan décevant des caravanes, le gouvernement de Catherine II décida d'arrêter leur envoi et accorda la liberté du commerce avec la Chine par l'oukase du 31 juillet 1762¹³.

Depuis ce temps, le commerce russo-chinois se concentra à Kiakhta, où il continua à se faire principalement sous forme de troc¹⁴. Les Russes entendaient ainsi gagner un double bénéfice : à Kiakhta le prix des fourrures variait généralement selon leur type, taille et origine et

¹¹ Ce rapport est reproduit en russe et en français dans les annexes du livre de Gaston Cahen, 1912.

¹² Voir à ce sujet le livre de Philippe Haudrère (2006).

¹³ PSZ, t. 16, n° 11630, art. 12.

¹⁴ Voir Hohlov, 1982 ; Razgon, 1999 ; Silin, 1947 ; Savelli, 2008 ; Sladkovski, 1966.

était effectivement plus élevé qu'en Russie centrale et Sibérie. En même temps, les marchandises chinoises importées en Russie se vendaient plus cher que leurs prix d'achat. En 1759, le volume total des transactions bilatérales à Kiakhta s'éleva à 1,4 million de roubles. Il atteignit 2,3 millions par an entre 1769 et 1775, 5,5 millions entre 1793 et 1798. Les taxes douanières procurèrent 193 000 roubles en 1755, 495 291 roubles en 1770 et 706 212 roubles en 1781 pour les caisses de l'État. Le commerce avec la Chine représente alors de 9 à 13% du commerce total de la Russie¹⁵. Cependant, il est tenu en haleine par les péripéties qui entouraient les relations officielles entre les deux empires. Des interruptions furent décidées par les Chinois en 1767, 1779 et 1786-1791. En rompant aussi brutalement tout rapport commercial avec la Russie, la Chine cherchait ainsi à régler des différends territoriaux ou politiques. Le gouvernement russe, ne voulant pas aggraver les relations, entra en pourparlers dans l'intérêt de son commerce.

La situation du commerce avec la Chine ne cessa d'occuper l'esprit des contemporains. Le prince Ščerbatov commente en 1788 que « ce commerce est interrompu à cause de nos désaccords avec les Chinois ». I. Lepéhin (1771-1805) et P. S. Pallas (1788) ayant entrepris des voyages d'exploration dans différentes provinces de l'Empire russe et dans l'Asie septentrionale ont laissé d'intéressants témoignages sur Kiakhta et ses habitants dans les années 1770. En 1781, l'Académie des sciences lança la publication en sept volumes de l'ouvrage fondamental de M. D. Čulkov (1781-1786) qui contenait une description historique détaillée du commerce intérieur et extérieur de la Russie, accompagnée de textes législatifs décrétés en la matière depuis le règne de Pierre I^{er}. Le troisième volume paru en 1785 retrace la chronologie et l'organisation du commerce entre la Russie et la Chine. Radiščev avait sans doute connaissance de cette littérature. Lors des interrogatoires menés par S. I. Šeškovskij¹⁶, chef de l'expédition secrète (*Tajnaja ekspedicija*) du Sénat, il répondit que « lorsqu'il entra au collège du Commerce

¹⁵ Foust, 1969, chap. 6.

¹⁶ Il fut aussi chargé de l'affaire du publiciste et imprimeur N. Novikov en 1792.

en 1777, il crut de son devoir de se mettre à la lecture des ouvrages portant sur le commerce en général et de rassembler une législation russe dans ce domaine¹⁷. Il se déclara partisan du principe de la liberté du commerce.

À son arrivée en Sibérie, Radiščev n'avait pas encore de point de vue arrêté sur la question du commerce avec la Chine. Mais bientôt il fit part à Voroncov de ses premières observations. Par sa lettre du 15 mars 1791, il fait savoir «qu'à Tobolsk tout le monde désirait fortement le renouvellement du négoce avec les Chinois ». Les 5 et 14 novembre, il écrit que « le gouvernement (*gubernija*) d'Irkoutsk semble le plus affecté par l'arrêt de ces échanges » ; les marchands s'impacientaient de retrouver leur négoce à Kiakhta¹⁸. Dans la « Lettre » qu'il commença à rédiger dès printemps 1792, il note que «les particuliers qui prirent l'habitude de boire du thé et de porter des vêtements en tissus chinois, étaient mécontents ». La foire d'Ienisseïsk fut mal fréquentée en 1791¹⁹.

En effet, comme en témoigne Radiščev, le commerce avec la Chine était un pan important de la vie d'Irkoutsk et de ses habitants. Par sa situation géographique, cette ville avoisinait Kiakhta. Il apparaît que la majeure partie de fourrures précieuses, de la résine, de « dents de morse » et d'autres produits destinés aux marchés de la capitale et de Kiakhta circulaient obligatoirement par Irkoutsk, où ils étaient triés, mis en ballots et chargés sur des chariots ou des bateaux. Ce commerce était le fait non seulement des négociants appartenant à la première guilde, mais aussi attirait les gens des métiers (*posadskie ljudi*) et les autochtones. L'interruption du commerce avec les Chinois s'avéra donc préjudiciable. Les négociants, qui y avaient investi près de cinq millions de roubles²⁰, désespéraient de voir leurs capitaux

¹⁷ Radiščev (1938-1952), t. 2, p. 360.

¹⁸ *Ibid.*, p. 357.

¹⁹ *Ibid.*, p. 19.

²⁰ *Ibid.*, p. 20.

immobilisés pour un délai indéterminé. Si certains d'entre eux mirent à l'abri leurs marchandises dans la maison de commerce d'Irkoutsk, d'autres manquaient d'entrepôts, car la construction de nouveaux locaux qui était en cours resta inachevée. Les artisans du cuir perdirent la possibilité d'écouler à bon prix leurs produits²¹.

Ainsi, Radiščev a pu témoigner des conséquences négatives de l'interruption des échanges russo-chinois. Mais il voulut étudier la question plus à fond avant de conclure définitivement. Il regretta de ne pas pouvoir se rendre lui-même à Kiakhta et que les données financières dont il disposait fussent incomplètes et imprécises. Dans la « Lettre », il nota à ce propos: « J'ai ici sous la main un état de marchandises sortant à la destination de Chine. Votre Excellence sait bien quel degré de fiabilité l'on peut donner aux déclarations en douane »²². Outre cela, il cherchait à réunir des renseignements auprès des commerçants eux-mêmes sur leur négoce, les prix et les profits. Lorsqu'il séjourna à Irkoutsk, Radiščev eut l'occasion de rencontrer Šelihov, qui fut à cette époque l'un des plus importants négociants sibériens.

III. « Lettre sur le commerce de Chine »: argumentaire et conclusions

Radiščev comptait sur le rétablissement du commerce à Kiakhta pour animer la circulation monétaire et impulser la vie commerciale et artisanale en Sibérie et en Russie. La perception des droits de douane donnerait l'augmentation des recettes pour le Trésor. Ce commerce se développerait avec des capitaux de négociants, mais aussi donnerait des moyens d'existence à un grand nombre de petits gens. Devant la nécessité de fournir des vivres pour les hommes et des chevaux pour le transport de marchandises, l'agriculture et l'élevage vont se développer. De même, les liens économiques et commerciaux de la Sibérie avec la Russie seraient confortés. Les marchands reprendraient les routes vers les marchés et grandes foires

²¹ *Ibid.*, p. 11.

²² *Ibid.*, p. 9.

d'Irbit, de Tara, de Tobolsk, de Makariev, sur la Volga, d'Arkhangelsk, de Moscou pour y acheminer les marchandises sibériennes et chinoises. Radiščev estimait qu'il leur était possible d'augmenter les profits par une revente systématique aux Chinois d'articles de fabrication européenne²³.

Radiščev déplorait la longueur et le mauvais état des routes sibériennes, les accidents, les brigandages, s'ajoutant à l'extrême rigueur du climat, qui faisaient du tort aux marchands et leur engendraient des frais. Néanmoins, c'est de cette circulation d'hommes et de biens que les habitants des villages situés proches des routes recevaient leur pain quotidien. Ils mettaient à la disposition des voyageurs, des marchands et de leurs agents des auberges, de la nourriture, des granges, du foin et de l'avoine pour les chevaux. Les paysans sibériens avaient des revenus supplémentaires, en s'occupant en hiver du transport de marchandises, ce qui pouvait parfois les éloigner à plus de mille verstes de chez eux. À Irkoutsk, par exemple, ils étaient capables de fournir dix milles charrettes, soit trois charrettes par famille paysanne²⁴. Ils se faisaient ouvriers et assuraient le dépannage et la réparation du matériel, le ferrage de chevaux, etc. L'acheminement de marchandises provenant de la Sibérie se faisait aussi par voie d'eau. La reprise du commerce avec la Chine aurait relancé la navigation sur les grands fleuves sibériens et le lac Baïkal. Radiščev avait appris par les mariniers et pêcheurs que jusque dans les années précédentes on comptait 40 et plus de barques et bateaux sur le parcours d'Irkoutsk à Ienisseïsk²⁵.

Les entrepreneurs de la traite et marchands de la fourrure espéraient l'augmentation du prix des fourrures avec la réouverture des échanges avec la Chine. Radiščev estimait que cela aurait

²³ *Ibid.*, p. 18.

²⁴ *Ibid.*, p. 15.

²⁵ *Ibid.*, p. 21-22.

encore un effet positif pour l'élevage et l'artisanat du cuir. D'autre part, il croyait que le prix du thé que l'on consommait de plus en plus diminuerait dans l'Empire russe. Dès le dernier quart du XVIII^e siècle, en effet, ce produit se place au deuxième rang, après les tissus, dans les importations russes de Chine.

Radiščev pensait qu'il était plus intéressant pour les Russes d'acheter des soieries en Chine car elles étaient plus solides et moins couteuses que les françaises et italiennes²⁶. L'importation de la soie brute chinoise servait à alimenter les manufactures de la soie russes. Fondées avec des capitaux de nobles et de marchands, ces manufactures se situaient pour la plupart dans la région de Moscou. Leur production s'écoulait partout en Russie et consistait davantage en passementeries, comme les foulards qui furent alors un élément indispensable du vestiaire féminin.

En même temps, Radiščev vise à relativiser les affirmations répandues dans l'opinion sur les effets négatifs de l'arrêt du commerce avec la Chine. En 1788, la Commission du commerce y voyait l'une des causes de la balance commerciale défavorable de la Russie et de la baisse du cours de change du rouble. Radiščev, lui, explique en revanche que ces difficultés étaient dues à la politique financière de la monarchie qui, pour financer les guerres, avait mis en circulation une trop grande quantité de billets de monnaie qui s'étaient vite dépréciés.

Il constate par ailleurs que ni l'élevage ni la traite des fourrures ne diminuèrent guère en Russie depuis que les échanges furent arrêtés à la frontière chinoise. Les pelleteries russes continuèrent de trouver des débouchés tant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger. De toute façon,

²⁶ *Ibid.*, p. 22-23.

« il est tort de croire, dit-il, qu'en cas où le négoce s'interrompt avec l'un des États, le royaume à si longs et vastes frontières qu'est la Russie cesse de diffuser ses marchandises »²⁷.

Plusieurs décennies durant, les fourrures d'écureuil et les cuirs de Russie (le « youfte ») furent l'objet d'échanges privilégiés russo-chinois. D'après un extrait de registre de douane cité (sans date) par Radiščev, les marchands russes en vendirent respectivement pour 119 937 (18,4%) et 101 656 roubles (15,6%)²⁸. La chasse des écureuils fut toujours une activité rentable en Sibérie. Avec la cessation du commerce à Kiakhta, les marchands russes envoyaient les peaux d'écureuil aux marchés d'Hambourg et d'Amsterdam et en Turquie, notamment pour rembourser les dettes contractées. Radiščev craignait néanmoins qu'une fois repris, ce commerce ne remît en cause ces échanges avec l'Europe, car la vente des écureuils aux Chinois semblaient offrir de meilleurs profits²⁹. La Russie vendait, entre autres, en Chine des peaux d'hermine, de loutre, de lapin, de mouton, mais toujours en quantité inférieure sur celles de qualité supérieure (zibelines, renards, lynx, castors du Kamtchatka). Il convient de remarquer que le commerce russo-chinois reçut une nouvelle impulsion après les expéditions d'exploration menées en Extrême-Orient par le capitaine-commandeur V. Béring et le lieutenant A. Čirikov en 1725-1728 et 1732-1741. Aussitôt, les Russes se lancèrent dans l'exploitation des richesses en fourrure des territoires nouvellement découverts entre l'Asie et l'Amérique. Les marchands formés en petites compagnies financèrent plusieurs dizaines d'expéditions en bateaux au Kamtchatka et dans les îles Aléoutiennes et leurs parages afin de chasser les loutres de mer et d'aller ensuite les vendre à Kiakhta. La recherche de nouvelles colonies de loutres de mer explique la pénétration des Russes dans le nord-ouest de l'Amérique. Comme les Chinois convoitaient ces fourrures et les payaient

²⁷ *Ibid.*, p. 23.

²⁸ *Ibid.*, p. 9-10.

²⁹ *Ibid.*, p. 24.

à un excellent prix, un double circuit s'organisa alors à destination de Kiakhta: d'un côté, ces peaux étaient acheminées du Kamtchatka par bateaux en passant par Okhotsk ; d'un autre côté, elles y arrivaient par des routes terrestres. Les autres puissances européennes n'eurent connaissance de ce commerce pratiquement jusqu'au début des années 1770. M. Marbault, ancien secrétaire de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg, révéla l'intérêt du commerce des fourrures extrême-oriental dans son «*Essai sur le commerce de Russie avec l'histoire de ses découvertes*» publié à Amsterdam en 1777. L'ouvrage de William Coxe (1781) le confirma. Dès lors, les rivalités anglo-franco-américaines vont se déployer pour la traite des fourrures sur les côtes du Nord-Ouest américain, que nous connaissons bien³⁰.

Le « youfte » (de l'allemand, *iuchten*) était des peaux de bœuf, de vache, de mouton (« merluška »), de serf, de chèvre, traitées et teintes en noir ou rouge, dont la préparation relevait de la spécialité des régions d'Iaroslavl, de Vologda, de Kostroma, de Kazan. Elles provenaient aussi des Bouriates, peuple semi-nomade qui vivait en clans dans les steppes derrière le lac Baïkal et qui reconnut la souveraineté russe à la fin du XVII^e siècle. Lorsqu'ils se virent interdire de les vendre à la Chine, les marchands se rendirent à la ligne fortifiée depuis Omsk, les rivières Išim et Tobol jusqu'à la forteresse d'Orenbourg pour faire des échanges avec les colons russes et les Kirghizes. De même, les cuirs russes passaient en Chine en contrebande par l'intermédiaire des Mongols, ce qui suscitait le mécontentement des autorités chinoises³¹.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les soieries et les cotonnades appelées en russe « kitaïka » de toutes couleurs et qualités étaient importées de Chine en grandes quantités à la demande croissante du marché russe. Les interruptions de ces importations eurent un impact immédiat. Toutefois, les manufactures de Moscou tentaient de le compenser en important de la

³⁰ Voir Gibson, 1992 ; Poussou, 2004.

³¹ Radiščev (1938-1952), t. 2, p. 24-25.

soie depuis la Perse et les pays d'Europe occidentale³². Radiščev fait savoir que la population se mit à plus largement acheter des étoffes manufacturées en Russie, par exemple, le mitcale, la toile de lin d'Ivanovsk ou encore la toile de chanvre (*pestrjad'*) bleu foncée ou rouge, épaisse et rayée, dont on se servait pour la confection des chemises, des pantalons et des matelas (*tjuffak*). Il constate avec satisfaction qu'en Sibérie on commença alors à multiplier la culture et le tissage du lin. Les récoltes de lin étaient bonnes dans les régions de Tara et de Tomsk, d'où beaucoup de toiles de lin furent expédiées sur les marchés voisins. Radiščev ne voulait pas que le renouvellement des échanges avec les Chinois missent fin à ces activités et souhaitait que les produits russes fussent davantage consommés pour encourager le développement de l'industrie nationale³³.

En ce qui concerne le thé, il observa que la population ressentit sensiblement le manque de ce produit dans les premières années après l'arrêt des échanges avec la Chine. Mais bientôt la Cour impériale et les gens plus aisés cherchaient à le substituer par le café ou achetaient du thé qu'on importait de l'Angleterre, des Pays-Bas et du Danemark. Ces produits entraient en Russie par les ports de Saint-Pétersbourg et d'Arkhangelsk et coûtaient trois ou quatre fois plus chers que le thé chinois. En Sibérie, les couches pauvres de la population et les autochtones buvaient à la place du thé des infusions de plantes³⁴.

Radiščev n'appréciait pas que l'activité de la traite des fourrures détournât la population rurale de l'agriculture. «En espérant s'enrichir de la chasse des animaux à fourrure, les paysans ne cultivent plus la terre [...] Poussés par l'audace et l'appât du gain, en ignorant les obstacles et le mauvais temps, ils errent dans les forêts, deviennent victimes de l'ours ou reviennent blessés

³² *Ibid.*, p. 28.

³³ *Ibid.*, p. 33-34.

³⁴ *Ibid.*, p. 27, 32.

ou mutilés pour le reste de leur vie. Il est vrai que les paysans sibériens, à l'exception des habitants du sud de la Sibérie occidentale, vivent mieux que les serfs des propriétaires privés, mangent de la viande et du poisson pendant le carême, mais cela ne signifie pas qu'ils n'ont besoin de rien. Il n'y en a qu'un ou deux sur 100 ou 200 qui ne se soient pas endettés. Tous les autres dépendent du bon grès de ceux qui leur recrutent ou à qui ils ont emprunté de l'argent ou des outils. Leur butin de chasse disparaît assez vite ; les commerçants avec qui ils traitent n'ont pas de pitié et profitent de leur travail pour s'enrichir ». Pour remédier à cela, Radiščev propose que le gouvernement donne des primes à ceux qui voudront « quitter la vie dans la forêt et, en s'installant dans les régions à terre fertile, revenir à l'agriculture»³⁵.

Conclusion

C'est donc en multipliant des angles de vue que Radiščev tente de résoudre la question principale de savoir si le commerce avec la Chine était profitable à la Russie. Son importance est ciblée à la fois à l'échelle globale, de la Sibérie ou de l'Empire russe, et dans le contexte de l'activité d'un marchand, artisan ou paysan intéressé. L'approche originale de l'auteur consiste à apprécier l'utilité et les inconvénients de cette activité en liaison avec tous les autres aspects de la vie économique et sociale du pays. Radiščev finit son analyse par dire que les avantages qui découlent du maintien du commerce avec les Chinois n'étaient pas si considérables pour la Russie qu'il ne paraissait au premier abord. Cela implique surtout un gain pour l'économie et les habitants de la Sibérie et « en particulier les territoires qui se situent au-delà de l'Ienisseï»³⁶.

La « Lettre » est un élément important de l'héritage intellectuel de Radiščev qui reflète sa pensée économique et sociale et son expérience en tant que fonctionnaire employé au commerce

³⁵ *Ibid.*, p. 29.

³⁶ *Ibid.*, p. 15, 34.

et douanes. Nous relevons ici ses raisonnements sur le rôle du commerce en général, ses acteurs et organisation, avec les questions de la monnaie, du prix et du profit qui s'y rattachent. Mais il perçoit le profit dans une perspective plus large et non pas seulement comme une catégorie économique ou comptable. Radiščev remet en cause les maximes des mercantilistes qui voyaient dans le développement du commerce extérieur la source de la prospérité d'une nation. Le cas du commerce avec la Chine montre, selon lui, cependant qu'il était d'un rendement aléatoire et fortement tributaire des relations entre les deux pays. En effet, la Chine des Qing ne cessa de l'entraver pour exercer une pression politique sur la Russie au XVIII^e siècle.

Références bibliographiques

Sources

Babkin D. S. (éd.) (1959), *Biografija A. N. Radiščeva, napisannaja ego synov'jami*, Moscou, Moskva, Izd. AN SSSR.

Coxe W. (1781), *Les Nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique...*, traduit de l'anglais par Demeunier, Paris, hôtel de Thou.

Čulkov M. D. (1781-1786), *Istoričeskoe opisanie rossijskoj kommercii pri vseh portah i granicah ot drevnih vremen do nyne nastojaščego, i vseh predšestvujuščih zakonov po onoj gosudarja Petra Velikogo i nyne blagopolučno carstvujuščej Ekateriny Velikoj*, Moscou, Universitetskaja tip. N. Novikova ; Saint-Pétersbourg : Tip. Impr. Akademii nauk, t. 3, partie 2.

Lepchin I. I. (1771-1805), *Dnevnye zapiski putešestvija doktora i Akademii nauk ad'jutanta Ivana Lepchina po raznym provincijam Rossijskogo gosudarstva*, Saint-Pétersbourg, Tip. Impr. Akademii nauk, en 4 parties.

Marbault M. (1777), *Essai sur le commerce de Russie avec l'histoire de ses découvertes*, Amsterdam.

Pallas P. S. (1788), *Putešestvie po raznym provincijam Rossijskogo gosudarstva*, Saint-Pétersbourg, tip. imp. Akademii nauk, en 3 parties.

PSZ (1831), *Polnoe sobranie zakonov Rossijskoj imperii*, 1^{ère} éd., St-Pétersbourg.

Radiščev A. N. (1938-1952), *Polnoe sobranie sočinenij*, Moscou, Leningrad, izd-vo AN SSSR, 3 volumes.

- « Liberté », t. 1, p. 18-21.
- « Voyage de Pétersbourg à Moscou », t. 1, p. 225-392.
- « Lettre sur le commerce de Chine », t. 2, p. 5-35.
- « L'homme, mortel et immortel », t. 2, p. 39-144.
- « Bref récit sur la conquête de la Sibérie », t. 2, p. 145-166.
- « Journal de voyage en Sibérie », t. 3, p. 253-306.
- Lettres à A. P. Voroncov (1790-1791, 1791-1797), t. 3, p. 344-406.

Ouvrages et travaux

Aleksandrov V. A. (1969), *Rossija na dalnevostočnyh rubežah (vtoraja polovina XVII veka)*, Moscou, Nauka.

Anikin, A. V. (1988), *Les penseurs russes: les idées économiques et sociales de la Russie des XVIII^e et XIX^e siècles*, Moscou, Progress.

Babkin D. S. (1966), *A. N. Radiščev: literaturno-obščestvennaja dejatel'nost'*, Moscou, Nauka.

Bantyš-Kamenskij N., Florinskij V. M. (1882), *Diplomatičeskoe sobranie del meždu Rossijskim i Kitajskim gosudarstvami s 1619 po 1792 god*, Kazan, Universitetskaja tipografija.

Cahen G. (1912), *Histoire des relations de la Russie avec la Chine sous Pierre le Grand (1689-1730)*, Paris, F. Alcan.

Demidova N. F., Mjasnikov V. S. (éd.) (1969-1972), *Russko-kitajskie otnošenija v XVII veke. Materialy i dokumenty*, Moscou, Nauka, 2 vol.

Foust C. (1969), *Muscovite and Mandarin: Russia's trade with China, 1727-1805*, Chappl Hill.

Gibson J. R. (1992), *Otter Skins, Boston Ships and China Goods: The Maritime Fur Trade of the Northwest Coast 1785-1841*, Londres, Mc-Gill-Queen's Univ. Press.

Haudrière F. (2006) *Les Compagnies des Indes orientales. Trois siècles de rencontre entre Orientaux et Occidentaux (1600-1858)*, Paris, éd. Desjonquières.

Hohlov A. N. (1982), « Kjahtinskaja trgovlja i ee mesto v politike Rossii i Kitaja (20e g. XVIII v. - 50e g. XIX v.) », S. L. Tihvinskij (dir.), *Dokumenty oprovergajut. Protiv falsifikacii russko-kitajskih otnošenij*, Moscou, Mysl', p. 83-145.

Jakovleva N. T. (1966), « Russko-kitajskaja trgovlja čerez Nerčinsk nakanune i posle zaključenja Nerčinskogo dogovora (1689 g.) », *Mezdunarodnye svjazi Rossii v XVII-XVIII vv.*, Moscou, p. 122-151.

Kurc B. G. (1929a), *Russko-kitajskie otnošenija v XVI, XVII i XVIII vv.*, Khar'kov, Gosudarstvennoe izdatel'stvo Ukrainy.

Kurc B. G. (1929b), *Gosudarstvennaja monopolija v trgovle s Kitaem v pervoj polovine XVIII veka*, Kiev, Naučnye zapiski Kievskogo instituta narodnogo hozijajstva.

Makogonenko G. P. (1956), *Radiscev i ego vremena*, Moskva : Goslitizdat.

Mjasnikov V. S. (1985), *L'Empire des Qing et l'État russe au XVII^e siècle*, Paris, Progrès (la première édition a paru en russe en 1980).

Mjasnikov V. S., Tihvinskij S. L. (éd.) (1978), *Russko-kitajskie otnošenija v XVIII veke: materialy i dokumenty*, Moscou, Nauka, 2 vol.

Mancall M. (1971), *Russia and China: their diplomatic relations to 1728*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.

McConnel A. (1964), *A Russian Philosopher Alexandr Radischev, 1749-1802*, Martinus Nijhoff, The Hague.

Paškov A. I., Bak I. S. (1955), *Istorija ruskoj ekonomičeskoj mysli*, Moscou, Nauka.

Platonova N. (à paraître en 2011), « Le commerce des caravanes russes en Chine du XVII^e siècle à 1762 », *Histoire, économie et société*.

Platonova N. (2009), « Les caravanes russes à Pékin au XVIII^e siècle. Aspects financiers et comptables d'un commerce entre les deux Empires », *Actes des XIV^e Journées d'Histoire de la comptabilité et du management* tenues à l'université Paris-Sud, Sceaux, les 26 et 27 mars 2009.

Poussou J.-P. (2004), « Les Russes dans le Nord-Ouest américain, des voyages de Béring à l'achat de l'Alaska par les Etats-Unis », *Rochefort et la mer. 21. Voyages de découverte et littérature (XVI^e-XIX^e siècles)*, Université francophone d'été Saintonge-Québec, Jonzac, Université francophone d'Eté, p. 7-30.

Prikazčikova E. V. (1949), *Ekonomičeskie vzgljady A. N. Radiščeva*, Moskva, izd-vo Akademii nauk SSSR.

Razgon V. N. (1999), *Sibirskoe kupečestvo v XVIII – pervoj polovine XIX vv.*, Barnaoul, izd. Altajskogo universiteta.

Savelli D. (2008), « Kiakhta ou l'épaisseur des frontières », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines*, (38/39), p. 271-338.

Silin E. P. (1947), *Kjahta v XVIII veke. Iz istorii russko-kitajskoj trgovli*, Irkoutsk, OGIZ.

Sladkovski M. I. (1966), *History of economic relations between Russia and China*, Jerusalem, Israel Program for Scientific Translations.